Passage, à une largeur de 2 1/2 milles ; un service de steamers y transporte les passagers et les marchandises de Gloucestershire à Porskewet du côté de Monmouthshire et delà dans la Galles du Sud. La jetée à Porskewet est longue de 2 à 300 yards et se trouve à 65 pieds environ au-dessus du lit de la rivière. Un jeune homme de 19 ans environ, nommé John Willians, était de service dans la nuit du dimanche. Après avoir fait sa ronde habituelle vers minuit et demi, voyant qu'il n'y avait pas la moindre apparence de danger, il se retira dans sa cabine à la tête de la jetée. Un peu avant 2 heures, mettant la tête à la fenêtre, il vit avec épouvante qu'un rideau de flammes séparait sa cabine du rivage. La jetée était en feu. Le vent chassait les flammes vers la cabine. N'ayant d'autre moyen pour donner l'alarme et se sauver lui-même que de gagner le rivage, il s'élança résolument à travers les flammes. Ses habits prennent feu et la fumée le suffoque. Il tombe privé de respiration au milieu de la jetée. Après quelques instants, réunissant ce qui lui reste de forces, il se redresse sur ses pieds et reprend sa course. Il atteint enfin le rivage. Ses habits entièrement brûlés lui étaient tombés du corps et la chair avait reçu des blessures telles que le malheureux ne put que se traîner jusqu'à la porte de la station et appeler du secours. L'inspecteur Tanner manda immédiatement par dépêche un médecin de Chepstow, mais on a peu d'espoir de sauver l'héroïque jeune homme, qui n'a pas perdu connaissance un seul instant et se dit convaincu que le malheur est dû à un incendiaire, vu que sur toute la jetée il n'y avait du feu que dans sa cabine. L'inspecteur Tanner ayant éveillé deux ouvriers, s'élança vers la jetée. Le vent chassant les flammes d'un côté, il voulut gagner la tête de la jetée et essayer de sauver le ponton et la machine. Les ouvriers refusèrent de le suivrent, mais les efforts courageux de Tanner furent couronnés d'un plein succès. A l'aide de baquets d'eau, il empêcha les flammes d'atteindre le ponton amarré à la tête de la jetée et valant à lui seul environ 1,000 livres. Les deux ouvriers firent alors le tour dans une barque et, détachant la corde, sauvèrent le ponton des flammes. Entretemps des pompes à incendie, arrivées de Cepstow et autres lieux, aidèrent à éteindre les flammes. A la tête de la jetée le feu n'a atteint que les deux échafaudages de remorque; mais une machine, deux chaudières, les grues et d'autres appareils sont tombés dans la rivière. Les flammes avaient tellement attaqué la boiserie de la jetée, que pour sauver la partie qui s'appuie sur le rivage il fallut faire une brèche et laisser libre carrière au feu vers le milieu. Les dommages s'élèvent à plusieurs milliers de livres. »

— LES PREMIERS HABITANTS DE NEW-YORK. — Il resulte d'un mémoire lu par le R. Charles Baird devant la société historique de New-York, qu'en mars 1623, le navire *New-Netherland* partit d'Amsterdam pour l'embouchure de la rivière de l'Hudson, ayant à bord trente familles d'extraction française, mais fixées depuis longtemps à Leyde, qui avaient obtenu la permission d'aller s'établir en Virginie sous la protection du roi de Hollande. Il y avait alors près de cent ans que la baie de New-York avait été découverte par un voyageur naviguant sous pavillon français, et les colons venus de Leyde eurent la surprise de recevoir la visite d'un navire français qui venait prendre possession du pays. Les colons réclamèrent contre ceux qu'ils regardaient comme des intrus la protection d'un navire hollandais armé de plusieurs canons, et le vaisseau français fut obligé de s'éloigner. Parmi les descendants de familles françaises devenues sujettes de la Hollande, qui avaient demandé au roi de ce pays la permission de fonder une colonie en Amérique, on trouve les noms de De Forrest et De La Montagne. En 1624, la rivière de l'Hudson s'appelait rivière de la Montagne, et il n'est pas douteux, suivant le conférencier, que le Français a été la première langue parlée généralement à New-Amsterdam.

Le drame de la rue d'Aboukir

(*Nouveaux détails*)

Louise Desmarest, l'héroïne du drame dont nous avons rapporté, hier, les circonstances, a été interrogée par M. Barnette, juge d'instruction.

Louise, qui est âgée de vingt et un ans, est de haute taille, mince. La figure, d'une finesse remarquable est encadrée de long cheveux blonds. Son attitude devant le magistrat instructeur a été très réservée.

A toutes les questions, Louise a répondu sans hésitation. Elle a expliqué au juge que la conduite de Bermont à son égard, et ses perpétuelles menaces l'avaient irritées contre lui. C'est sous l'empire de cette exaspération qu'elle a agi.

Depuis quatre ans, Louise était employée comme cuisinière chez M. C..., instituteur, rue Jean-Jacques-Rousseau. Les renseignements donnés sur elle par ses maîtres et par ses voisins la représentent comme une fille travailleuse et honnête, et d'un caractère très-doux mais très-résolu.

Louise s'est préoccupée auprès de M. Barnette, des obsèques de sa victime. Elle a recommandé au juge de faire placer dans la bière avec le corps, le bras amputé de Victor, que celui-ci conservait depuis 1877.

Dans la matinée d'hier, elle a été transférée à la prison de Saint-Lazare.

M. le docteur Brouardel a procédé à l'autopsie du cadavre de Bermont. La mort a été causée par le déchirement de la membrane cérébrale par le projectile. La victime a dû succomber instantanément. Ses obsèques auront probablement lieu aujourd'hui.

Choses et autres

Du journal satirique « *La Comédie Politique* » :

On demande des Kroumirs de bonne volonté pour recevoir une pile dont le besoin se fait vivement sentir.

***

Sarah Bernhardt est en France.

Profitons-en pour raconter un bon mot qui a du moins le mérite d'être inédit, chose plus rare qu'on ne pense.

Sa vocation artistique date, on le sait, de sa plus tendre jeunesse.

Un soir, sa mère avait obtenu deux billets de faveur... pour l'Odéon.

On jouait *Iphigénie en Aulide* et les *Précieuses Ridicules*.

En sortant du théâtre, la toute jeune fille s'écrie :

— Je veux être comédienne, moi !

La maman, à ces mots, lui flanque un de ces soufflets qui font voir à celui qui les reçoit trois douzaines de chandelles.

Quand Sarah raconte cette impression de jeunesse, elle ajoute gaiement :

— J'avais déjà la claque pour moi !

***

Un Bordelais bien amusant et bien nature.

Notre homme voyage.

Il a vu l'Océan, la Méditerranée, il arrive à la mer Noire.

— Encore une immensité liquide, s'écrie-t-il, avec admiration... Faut-il que cette Garonne fourbisse d'eau !

***

Dans un district reculé de l'ouest des Etats-Unis, on *lynche* deux individus au moyen d'un gibet improvisé. Puis les exécuteurs s'éloignent au galop.

L'un des deux exécutés, qui avait la vie très-dure, et qui, vu le caractère sommaire des procédés, n'avait été ni fouillé ni garotté, tire son couteau de sa poche et coupe sa corde. Puis il délivre son camarade, qui reprend peu à peu ses sens.

Alors il se sauvent, et auparavant se donnent le plaisir de brûler le gibet.

Le journal qui annonce ce fait extraordinaire ajoute :

« On reconnaît bien là ces hommes ennemis de toute institution régulière. »

***

La poésie en ménage !

Un pharmacien se disputait vivement avec sa femme. Celle-ci finit par éclater en sanglots.

— Tes pleurs ne me touchent nullement, lui dit l'époux ; je les ai analysés ; ils ne contiennent qu'une très-petite partie de phosphate de chaux et un peu de chlorate de soude. Tout le reste n'est que de l'eau qui ne peut être utilisée à rien !

VARIÉTÉS

LA MORT D'UN BLEU

Extrait des croquis d'un volontaire au 36e dragons

Un beau dimanche du mois de juin, nous dînions à Rochemont, Nercy, Raoul de Merville et moi. Mme de Rochemont nous avait invités pour fêter la présence de ses fils, Maurice l'artilleur et Pierre le marin, tous deux en permission. La journée avait été chaude, le repas excellent. Toute la compagnie, en sortant de l'antique salle à manger, était allée s'asseoir sur la terrasse du château, pour jouir de la fraîcheur de la soirée. Une tente éclairée par des lanternes japonaises abritait la table, autour de laquelle mamans et jeunes filles s'installèrent. Assis en dehors de la tente, nous fumions en devisant de choses militaires.

Le vieux général avait emmené Merville à son observatoire pour lui exposer un nouveau système d'orientation basé sur la marche d'une étoile de quinzième grandeur.

En nous quittant, Raoul avait jeté un regard désolé sur Jeanne de Rochemont. Nercy, qui lui avait prédit un cours complet d'astronomie, surprit ce coup d'œil, et me poussa le coude en souriant sous sa fine moustache.

« Monsieur Caverly, dit Mme de Rochemont, seriez vous assez bon pour nous dire comment M. de Merville s'est trouvé mêlé à l'histoire de ce conscrit qui est mort cet hiver à votre régiment ? Le commandant Saint-Clair disait tout à l'heure qu'il avait été admirable pour ce pauvre garçon. Nos jeunes filles vous sauront gré de leur conter cette aventure, car elles n'apprécient pas à leur juste valeur vos savantes dissertations hippiques et stratégiques.

— Il est vrai, madame, que nous agissons comme de vrais sauvages en parlant chevaux et manœuvres en aussi aimable compagnie ; mais vous nous pardonnerez d'avoir manqué à nos devoirs, entraînés que nous étions par la belliqueuse ardeur du lieutenant Maurice. Nous allons cesser immédiatement et, quant à l'histoire que vous désirez entendre, je vous propose de la demander à Hector Nercy. Il est parfaitement au courant de ce qui s'est passé et, de plus, il raconte comme feu la sultane Schéherazade savait raconter. Il me paraît, pour le moment, fort occupé à regarder la lune, mais je vais l'appeler. — Holà, Hector, ces dames te réclament.

Hector Nercy, le plus galant des dragons, lorsqu'il n'était pas absorbé par ses éternelles rêveries, ne se fit pas prier, et s'exécuta de la meilleure grâce du monde.

« Le pauvre conscrit dont vous avez entendu parler, mesdames, faisait partie de mon escadron, et du peloton de notre ami Merville. Il était né dans le bocage normand aux environs de Saint-Lô, et s'appelait Louis Adam. Il ne devait être jamais sorti non seulement de son village, mais de la petite ferme que son père et sa mère faisaient valoir dans un endroit écarté. Fils unique, élevé aussi doucement que peut l'être un paysan, Louis Adam était arrivé à l'âge de la conscription sans avoir jamais rien vu ; aussi était-il d'une extrême timidité. Sa mère avait bien prié afin qu'il eût un bon numéro. Son père voulut tirer pour lui, espérant avoir la main heureuse. Le pauvre homme amena le numéro 51. Il fallut partir.

« Louis Adam fut désigné pour entrer dans les dragons. Les gars du village voisin qui avaient servi dans l'infanterie au lieu de chercher à l'encourager, lui firent un sombre tableau du métier de cavalier qu'ils ne connaissaient pas. Le régiment lui apparut dès lors comme un lieu de souffrance et d'exil, et, en s'éloignant de la chaumière où son enfance et sa jeunesse s'étaient abritées heureuses sous l'aile maternelle, le pauvre Louis eut le pressentiment qu'il ne reviendrait pas. Il partit, accablé d'une insurmontable tristesse.

« Je n'oublierai jamais l'intérêt que m'inspira ce pauvre garçon lors de son arrivée au quartier. Son honnête et candide visage contractait singulièrement avec ceux de ses camarades, fatigués par les veilles et les orgies, où la plupart des conscrits essayent de noyer leurs regrets. Il était beau garçon, et son air timide, ses grands yeux doux, un peu effarés, prévenaient en sa faveur.

» Je me souviens qu'il fut rudoyé par l'officier d'habillement parce qu'il tremblait de tous ses membres tandis qu'on l'affublait d'un pantalon trop long et d'une veste trop large.

» Le soir, quand il se vit dans la chambrée, vis-à-vis de sa gamelle, il ne put retenir quelques larmes. Il ne sut pas les cacher, et, vues des anciens, elles donnèrent lieu à de cruelles moqueries. C'étaient les premières : elles ne devaient plus s'arrêter.

« Il était parti muni de quinze écus, économisés sou à sou. Sa mère les avait placés dans une ceinture de cuir, espérant qu'ils y seraient bien cachés, et pourraient adoucir les privations de son enfant. Elle ne se doutait pas, la pauvre femme, qu'il est d'usage, au régiment, de saigner la bourse des nouveaux arrivants jusqu'à ce qu'il n'y reste plus rien. Les anciens sont habiles en semblable opération pour l'avoir expérimentée à leurs propres dépens, au début de leur carrière militaire.

« Par malheur, Louis Adam se trouvait avoir pour voisins de lits les deux plus mauvais sujets de l'escadron. Aussi tous les soirs l'entraînaient-ils dans de nouvelles orgies. C'était, disaient-ils, pour le dégourdir. Ils tentèrent en vain, du reste, de le rendre semblable à eux. Leurs vices répugnaient à Louis, et il sut résister. Ses camarades ne le persécutèrent pas tant qu'il eut de l'argent à leur disposition, mais du jour où les sous de la mère Adam furent dépensés jusqu'au dernier, commença pour son fils un véritable martyre. Il n'était pas de sarcasmes, de brimades et d'avanies qu'on ne lui fit endurer. On l'avait surnommé le « capucin », à cause de l'air de douceur et d'honnêteté répandu sur son visage. Le capucin devint le souffre-douleurs du peloton, et c'est tout dire. Sa timidité naturelle augmentait de jour en jour et le laissait sans défense. Il n'osait plus dire un mot ni faire un geste, et recevait en silence la grêle de grossièretés qui l'assaillait sans relâche. Un profond chagrin l'envahissait, de jour en jour plus insupportable. Il ne mangeait plus. Le soir, il restait éveillé jusqu'à ce que le moindre bruit eût cessé, frissonnant sous sa couverture, tandis que ses bourreaux jouaient aux cartes près du poêle éteint. Il les regardait ; leurs figures éclairées par la lueur fumeuse de quelques bouts de chandelles lui semblaient effrayantes, et lorsqu'il entendait prononcer son nom, toujours accompagné d'un sarcasme ou d'un blasphème, une sueur froide l'inondait des pieds à la tête.

« S'il parvenait s'endormir, ses rêves l'emportaient aux verts ombrages de Normandie : il croyait voir sa mère qui lui tendait les bras ; il voulait courir vers elle, mais un monstre horrible le retenait par les pieds et l'entraînait dans un gouffre. — Maman ! maman ! s'écriait-il avec un sanglot déchirant. Alors un coup de poing de son voisin de lit, réveillé par ses pleurs, l'arrachait à son cauchemar, et le lendemain on lui faisait payer bien cher d'avoir eu la faiblesse d'appeler sa mère en dormant.

« J'avais appris la triste situation du pauvre Louis Adam par un bleu (1) de son peloton, et je remarquais depuis quelques jours le dépérissement effrayant de ce garçon. Six semaines de souffrances avaient fait de tels ravages sur sa belle figure que sa mère peut-être eût été seule à le reconnaître, s'il fût retourné au pays. Son peloton était dépourvu d'officier. Je m'adressai à son maréchal des logis, et je recommandai Louis Adam à sa sollicitude. Ce sous-officier, fils de famille déclassé, qui ne prenait nul souci de ses hommes, m'envoya promener. Je ne fus pas plus heureux auprès du brigadier de peloton, qui eut préféré voir mourir cinquante bleus plutôt que d'en protéger un seul contre un ancien. Je ne savais, au milieu du service très absorbant des volontaires, comment venir en aide au malheureux Adam, lorsqu'une répartition inattendue fit passer Merville dans son peloton.

Le récit d'Hector fut interrompu par l'arrivée des domestiques apportant le thé. Mme de Rochemont envoya prévenir les astronomes. Le domestique revint avec l'ordre de monter quelques rafraîchissements à l'observatoire. Nercy sourit encore en me regardant malicieusement. J'étais, du reste, ravi du succès d'attention qu'il obtenait, et c'eût été dommage que le retour de Merville vînt l'empêcher de finir son récit aussi librement qu'il l'avait commencé.

Le thé fut expédié à grande vitesse : l'auditoire était impatient d'entendre l'élégant conteur.

« J'en étais resté, je crois mesdames, au moment où Merville fut versé dans le peloton du pauvre diable dont je vous racontais les tristes aventures. J'exposai simplement à Merville la situation de Louis Adam. Il n'en fallait pas davantage pour susciter à celui-ci un redoutable défenseur. Vous avez tous Merville en grande estime ; mais vous ignorez peut-être que sous un air de douceur et de presque timidité, notre ami cache une indomptable énergie. N'est-il pas vrai, Caverly ? »

» Je répondis par des signes répétés d'assentiment, tout en remarquant du coin de l'œil que l'éloge de Merville avait beaucoup activé le travail de broderie que faisait Mlle de Rochemont, tandis que les autres dames et demoiselles négligeaient tout à fait les leurs...

« Merville, donc, trouva un moyen de faire placer son lit à côté de celui du pauvre bleu, et, le soir même, signifia à toute la chambrée que quiconque désormais attaquerait le « capucin » aurait affaire à lui, Merville, et s'en repentirait. Les hommes furent d'abord quelque peu déconcertés de l'attitude du nouveau « vendu » (c'est ainsi qu'ils nous appellent). Un loustic profita du visage agréable et encore imberbe de notre ami pour le surnommer « Mis Merville », puis on vint à dire qu'après tout « il n'avait jamais rien cassé », qu'il n'était pas « si malin que ça, » que « s'il faisait la tête, on le dresserait », etc. Peu à peu les tracasseries recommencèrent, mais prudemment, et en l'absence de Merville. On se méfiait quand même de la « petite demoiselle ».

« Un jeudi matin, nous rentrions plus tôt que l'habitude à notre escadron, Merville et moi. Il venait de monter au manège la nouvelle jument du commandant Saint-Clair, qu'il dressait à l'usage de ce dernier avec le talent que vous lui connaissez. En arrivant à la porte de son peloton et au moment où j'allais le quitter nous entendîmes un grand bruit dans la chambrée. C'était des cris et des rires sauvages. A travers le tumulte, on distinguait un son mat, se renouvelant à intervalles égaux et paraissant produit par le choc d'une masse contre le plancher. Une même idée traversa notre esprit. Nous échangeâmes un rapide coup d'œil et Merville, cravache en main, ouvrit brusquement la porte.

» Nous avions deviné juste. Le malheureux Adam s'offrit à nos regards, lancé du parquet au plancher et du plancher au parquet, en compagnie de sept ou huit bottes éperonnées. Vingt bras vigoureux agissant sur une couverture le faisaient rebondir avec plus de force chaque fois qu'il retombait. Quelques taches de sang laissées aux solives attestaient la méchanceté de ses bourreaux.

» Sans hésiter un seul instant, Merville bondit au milieu d'eux, frappant à droite et à gauche avec fureur. En un instant, il fut maître du terrain. Adam gisait évanoui au milieu de la chambre. Je m'enpraissait autour de lui. Merville, l'œil étincelant, frémissant d'indignation tenait dix hommes acculés au mur. L'un d'eux voulut e jeter sur lui : à peine avait-il fait un pas, qu'il reculait aveuglé par un coup de cravache cinglé en pleine figure.

» Attiré par le bruit, le sous-officier de semaine parut enfin. « Merville et vous » trois, dit-il en désignant les adversaires « les plus avancés de Raoul, vous avez « chacun quatre jours de salle de police « pour vous être battus dans la chambre » Demain vous irez tous les quatre sur le terrain. En attendant, descendez à la boîte, ou je vous fais tous enlever de pied ferme. »

En passant devant moi, Merville me serra la main et me dit en souriant : « Si je suis obligé de me battre demain avec cette canaille, je compte sur toi pour être mon témoin. Je veux perdre mon nom si je ne leur coupe à tous trois les oreilles. » Veille à ce pauvre diable ; il ne paraît endommagé. »

« Adam fut transporté d'office à l'infirmerie. Je courus chez le major, qui me promit de le soigner d'une façon toute spéciale. En sortant, je rencontrai le commandant Saint-Clair. Je lui contai l'affaire, et il m'emmena chez le colonel. Inutile d'ajouter que la punition de Merville fut immédiatement levée et que le châtiment infligé aux coupables fut exemplaire.

(1) Bleu, dans la cavalerie, signifie recrue de première année.

» Malheureusement cette dernière et cruelle secousse avait achevé de briser le peu de forces que le mal du pays et les souffrances de toutes sortes avaient laissées au pauvre Louis Adam.

» Après l'avoir gardé deux jours à l'infirmerie, le major l'envoya à l'hôpital, espérant que les soins des sœurs de charité le rappelleraient à la vie. L'un de nous allait le voir tous les jours. Merville lui fournissait toutes sortes de douceurs et de réconfortants. Il alla jusqu'à faire venir de Saint-Lô la photographie de l'église du village d'Adam. Le malade pleura de joie en la voyant, puis il dit à la sœur : « Je ne retournerai pas au pays ! » et il eut un terrible accès de fièvre la nuit suivante.

» Deux jours après, c'était la veille de Noël, au moment où nous le quittions, il nous dit adieu en pleurant. Il ajouta, en nous tendant ses mains amaigries : « Monsieur Merville, vous seriez bien complaisant d'écrire à mon père que je voudrais être enterré là-bas, chez nous, si ça ne coûte pas trop cher. N'est-ce pas, vous le lui direz ? »

« — Vous n'en êtes pas là, mon brave Adam. Vous allez guérir. Ayez bon courage. »

« Le malade sourit faiblement : « Si ce n'était pas abuser de votre bonté, vous diriez aussi à ma mère que... Ah ! vous savez bien mieux que moi ce qu'il faudra lui dire ! »

« Et il retomba épuisé sur son oreiller.

« Une sœur s'approcha sans bruit et nous fit signe de nous retirer en murmurant : revenez demain !

« Le lendemain, de bonne heure, nous étions à l'hôpital. L'aumônier nous arrêta dans le grand vestibule :

« Messieurs, nous dit-il, votre protégé est mort hier soir comme un saint, quelques heures seulement après votre départ. Les derniers mots qu'il ait prononcés ont été votre nom, monsieur de Merville, et celui de sa mère. Priez pour lui. »

« Nous rentrâmes tristement au quartier.

« Le surlendemain l'escadron en grande tenue et à pied était rangé en bataille dans la cour de l'hôpital. Il faisait un froid terrible. On attendait depuis une heure.

« Les dragons battaient la semelle. Quelques uns essayaient de plaisanter. Aux fenêtres des longs corridors chauds on apercevait des têtes de convalescents, hommes et femmes, qui nous regardaient curieusement.

On vint chercher Merville. La famille demandait à lui parler. Il se trouva en présence de deux paysans, le père et la mère, tenant chacun un panier au bras, et sanglotant. Les sœurs pleuraient sur le cercueil la tunique, le casque et le sabre tiré dont la lame formait une croix avec le fourreau.

« Merville vint nous rejoindre aL'offquelques instants. Il était très ému. Dron ficier de semaine fit entrer l'escadron dans le vestibule ; on forma le cercle autour du cercueil. Le père et la mère, consistés par les sœurs, restaient blottis contre une porte.

« Mes enfants, dit le vieil aumônier, votre camarade, Louis Adam, quelques heures avant de rendre le dernier soupir, a exprimé le vœu d'être inhumé dans le cimetière de son village. Le peu de fortune de ses parents n'aurait pas permis d'accomplir sa dernière volonté, mais l'un de vous s'est chargé d'acquitter les frais nécessaires. Cette âme généreuse aurait voulu que sa bonne action restât ignorée de tous. Je tiens pourtant à vous la signaler, tout en gardant secret le nom de son auteur. La tombe de votre camarade sera placée à l'ombre de cette croix que voici, fruit de vos souscriptions. Puisse ce tardif témoignage d'affection et de regrets faire pardonner à quelques-uns d'entre vous le mal qu'ils ont fait au pauvre Louis Adam. Je souhaite que le souvenir de cette mort prématurée ne s'efface jamais de votre mémoire, et vous rappelle sans cesse que vous devez vous aimer les uns les autres, et qu'au moment où vous vous y attendrez peut-être le moins, vous serez appelés à comparaître devant le tribunal de Dieu. Heureux alors celui qui, de même que votre jeune et infortuné camarade, n'aura rien à se reprocher, et mourra la prière et le pardon sur les lèvres, la résignation et l'espérance dans le cœur !

» L'heure du départ ne nous permet pas d'entrer à la chapelle : nous allons nous rendre à la gare en chantant les prières d'usage. »

» Le cortège se mit en marche. Derrière la croix et le clergé venait le cercueil porté par six dragons. Quatre dragons tenaient les cordons du poêle.

« Le père du défunt marchait ensuite entre notre capitaine et l'officier de semaine. Il paraissait tout petit à côté de ces colosses enveloppés de leur longue capote au collet relevé. Il grelottait sous sa blouse bleue, regardant toutefois l'appareil militaire qui l'entourait, et la crainte empêchait ses larmes de couler.

« Ensuite, c'était la pauvre mère, anéantie par la douleur. Un voile noir couvrait son petit bonnet blanc. Deux sœurs de charité, deux anges, la soutenaient dans son accablement, l'encourageant sur la voie douloureuse.

« La neige commençait à tomber. Le vent soufflait en rafale.

« Tous les cent mètres les porteurs se relayaient. Le cortège s'arrêtait quelques instants. L'escadron marquait le pas. Au bruit des éperons sonnant sur le pavé, la paysanne tournait parfois la tête. A la vue de tous ces soldats la suivant, elle s'élançait affolée vers le cercueil, craignant peut-être qu'ils vinssent encore lui ravir jusqu'au cadavre de son enfant.

« On arriva enfin à la gare. La bière fut introduite dans un wagon qui l'attendait. Chacun fit sur elle un dernier signe de croix ; nos officiers saluèrent la famille, et l'escadron reprit le chemin du quartier.

« La neige tombait, fine et serrée, et les dragons ne parlaient pas. »

Nercy s'arrêta : on l'écoutait encore. Ses auditeurs s'étaient rapprochés de lui et l'émotion était peinte sur tous les visages.

A ce moment Merville parut, donnant le bras au général. Tous les regards se dirigèrent vers lui.

Surpris d'être l'objet de l'attention de toute la compagnie, mais trop homme du monde pour paraître le remarquer, il alla s'asseoir auprès de Mme de Rochemont.

« — Madame, dit-il gaiement, l'heure impitoyable nous oblige à nous retirer en vous remerciant de votre gracieuse hospitalité. J'ai dû quitter la très instructive conférence que le général a bien voulu me faire au moment où la constellation du Lynx allait passer au zénith, et confirmer un très remarquable système d'orientation nocturne. J'espère qu'une autre fois le général voudra bien me compléter ses intéressantes démonstrations, mais, hélas ! il est onze heures...

— Ce garçon-là sera un merveilleux diplomate, murmura Hector à mon oreille.

— Certainement, certainement ! disait le général, enchanté de son élève, mais le service doit passer avant tout. Partez, mon ami, partez ! »

Il était onze heures et quart, et comme nous prenions rapidement congé de nos hôtes : « Rassurez-vous, messieurs les dragons, dit Maurice de Rochemont, ma mère a eu pitié de vous, avec vos bananes et vos grands sabres ; votre voiture est avancée.

— Que de bontés, madame ! dit Merville : vous êtes mille fois trop bonne pour ces coquins de dragons ; mais, je ne sais si je me fais illusion, il me semble que ces dames sont tout attristées. Je parie que Nercy les a effrayées par quelqu'une de ses histoires de revenants. N'y croyez pas, mesdemoiselles, ce n'est pas vrai, vous savez bien que Nercy est Gascon ! »

On rit de cette boutade, et l'on se quitta gaiement.

Cinq minutes après, nous roulions en *vis-à-vis* vers la bonne ville de Montargis, dont les rares lumières brillaient dans le lointain.

JOSEPH CAVERLY.

NOUVELLES DU SOIR

Voici le sommaire du *Journal Officiel* d'aujourd'hui :

Arrêté instituant, auprès du ministère de l'instruction publique, une commission chargée d'élaborer un projet d'école nationale mixte d'enseignement primaire, supérieur et professionnel, et nommant les membres de cette commission.

PARTIE NON OFFICIELLE. — Télégramme adressé de Tunisie au ministre de la guerre.

Nouvelles et correspondances étrangères.

Dépêches Télégraphiques

(*Service part culier*)

L'EXPÉDITION DE TUNISIE

M. le ministre de la guerre a reçu la dépêche suivante :

Général Forgemol, à guerre.

(Par cable de Bone).

Béja, 31 mai, 9 h. 3x, matin.

Le 29, la brigade Cailliot était campée dans le bas de la vallée de l'Oued-Zaina. Hier, 30, elle était à Bézique préparant son convoi en vue d'un mouvement vers le cap Serrat.

La brigade Galland était le 29 à Bézique ; hier, elle était campée à Bouakir, chez les Ouled-Yahia.

La brigade Vincendon, restée le 29 à Sidi-Askar, était hier, 30, à Assar.

Ces trois brigades doivent presser sur les Ouled-Yahia qui, après avoir demandés l'aman sont très lents à en remplir les conditions. Ces conditions devront être particulièrement sévères, cette fraction étant soupçonnée d'avoir massacré un adjudant et un homme du 40e (brigade Vincendon) disparus au combat du 26, fait dont il ne m'est rendu compte qu'aujourd'hui.

La brigade Logerot, campée à Maiziba, hier, se porte aujourd'hui à Sidi-Karfao ; les soumissions sont complètes autour d'elle ; 4 cheiks des Mogodi sont venus demander l'aman au général.

De son côté, le général Maurand a reçu la soumission de quinze cheiks des Mogodi.

Le télégraphe fonctionne entre Tabarka et La Calle.

Alger, 1er juin.

Le télégraphe est coupé de nouveau depuis hier entre Frenda et Géryville.

L'assassin de M Séguin.

Tunis, 31 mai, soir.

On sait que l'assassin de notre regretté confrère Séguin appartient au 2e régiment de tirailleurs algériens qui, avant l'ouverture de la campagne, tenait garnison à Mostaganem.

Les déserteurs dans ce corps se sont élevés à neuf seulement, et un ordre du colonel O'Neill, date du camp de Souk el Arba, a annoncé au régiment, dès le 29 avril, que ses déserteurs s'ils étaient repris, comme tout portait à le croire, seraient fusillés dans le dos.

Béja, 2 juin.

Le Conseil de guerre a condamné à mort l'arabe qui a tué à coups de couteau, le malheureux rédacteur du *Télégraphe*, M. Seguin.

Nouvelles parlementaires.

Paris 1er juin.

M. Anatole de la Forge, élu du neuvième arrondissement, est venu aujourd'hui au Palais-Bourbon.

Il a choisi sa place sur les bancs de la gauche à côté de M. Mazure (Nord). Ce siège était le seul libre.

M. de La Forge attendra pour prendre séance, que le *Journal Officiel* ait publié le procès-verbal de la commission de recensement Il ne se fera inscrire à aucun groupe.

On annonce la mort de M. Tron, député bonapartiste de la Haute-Garonne.

Le groupe de la gauche républicaine se réunira à quatre heures dans la salle des Gardes sous la présidence de M. Paul Devès.

La délibération portera sur la question de savoir si la Chambre doit se séparer avant le vote du budget.

Le commission du canal de dérivation du Rhône a entendu M. Lisbonne, président du conseil général de l'Hérault.

L'honorable député de Montpellier a remis à la commission une délibération de cette assemblée réclamant le prompt achèvement de ce canal et l'aménagement de l'eau à la plus grande altitude possible, afin que les dérivations secondaires puissent concourir utilement à l'immersion des vignobles atteintes par le phylloxera.

M. Lisbonne a, en outre, insisté pour que le taux des souscriptions soit ramené à 63 fr. 50 par hectare au lieu de 78 fr. 50.

La commission a ensuite entendu M. Sadi Carnot, ministre des travaux publics, et M. Chamberland, inspecteur général des ponts et chaussées, dont le gouvernement soutient le projet, comme étant le seul pratique.

M. Constans, ministre de l'intérieur, sera entendu aujourd'hui par la commission chargée de l'examen du projet de réorganisation de la préfecture de police.

Le scrutin de liste au Sénat

Paris, le 1er juin, 8 h. 15 soir.

La commission sénatoriale du scrutin de liste, après une vive discussion entre les membres de la majorité et M. Millaud, a rejeté la proposition sans discuter les articles.

Le rapport sera déposé vendredi.

Paris, 2 juin.

Il est très probable que la discussion sur la proposition Bardoux au Sénat, aura lieu le 9 juin.

—

Le *Voltaire* croit savoir que, du côté de la gauche, c'est M. Hébrard qui prendra le premier la parole pour soutenir le scrutin de liste.

Il annonce également l'intervention de M Tolain et probablement aussi de M. de Freycinet. L'ancien président du conseil a du moins fait savoir à quelques-uns de ses amis qu'il n'était pas impossible qu'il intervînt dans le débat.

Démission de M. Demolombe

A la suite des nombreuses décisions prises contre les collèges des RR. PP. Jésuites, M. Demolombe, l'éminent jurisconsulte, doyen de la Faculté de Caen, vient de donner sa démission de membre du conseil supérieur de l'instruction publique.

Le général Cialdini

Plusieurs journaux de Rome, notamment la *Fanfulla* annoncent que le général Cialdini ambassadeur d'Italie à Paris, a retiré sa démission.

On sait que le duc de Gaëte l'avait nommé à la suite de la retraite volontaire de M Cairoli. Le maintien de M. Depretis, membre de l'ancien cabinet et président du nouveau ministère, explique la détermination du général Cialdini

Au ministère des affaires étrangères.

La réception diplomatique qui a eu lieu hier dans l'après-midi, chez le ministre des affaires étrangères, a été très suivie.

Le nonce du pape, lord Lyons, le comte de Beust ont tour à tour longuement conféré avec M. Barthélemy Saint-Hilaire.

Voyage de M. Grévy

On annonce que le président de la République projetterait un prochain voyage en Bretagne.

Encore un voyage présidentiel

Paris, 2 juin.

Le Président Grévy aurait l'intention, paraît-il, de visiter prochainement la Bretagne.

Le scrutin de liste et la Presse

Paris, 2 juin.

La question de forme de scrutin continue à occuper les journaux.

Plusieurs estiment que le devoir de M. Jules Ferry est de défendre la réforme de la Chambre devant le Sénat, comme il a défendu la cause du Sénat devant la Chambre.

Un assassinat à bord

Saint-Nazaire, 1er juin.

Hier soir, à cinq heures, le nommé Bissette, élève mécanicien sur le paquebot *Washington*, à la suite d'une discussion qu'il avait eue avec le mécanicien Montigny, a tiré sur celui-ci quatre coups de revolver.

Une balle a frappé Montigny dans le dos ; une autre a effleuré sa main droite ; des deux autres, l'une lui a traversé la jambe, l'autre le pantalon.

Le meurtrier s'est ensuite tué d'un cinquième coup dans l'oreille.

La balle de Montigny a reçu dans le dos n'a pas été extraite.

Traité de commerce franco-portugais

Lisbonne, 1er juin.

Chambre des Pairs. — Le ministre des affaires étrangères déclare accepter en principe la négociation d'un traité de commerce avec la France, et avoir donné les ordres nécessaires pour que la question soit étudiée.

Banquet de journalistes

Madrid, 1er juin.

Le banquet d'adieux des journalistes étrangers aux journalistes espagnols vient d'avoir lieu.

Des toast fraternels ont été portés.

Un journaliste allemand a embrassé un français, un autre français a embrassé un italien, un autre italien a embrassé un français.

La santé du prince de Bismarck

Berlin, 1er juin.

La *Norddeutsche Allgemeine Zeitung* annonce que le prince de Bismarck a reçu avant-hier la visite du prince de Gortschakoff, du général Chanzy et du comte de Saint-Vallier ; hier, celle de M. Goschen. Malgré son état de souffrance, le chancelier a parlé affaires avec les diplomates de passage à Berlin.

DERNIÈRE HEURE

Affaires Tunisiennes

L'insurrection en Algérie

Oran, 1er juin.

Un télégramme du général Cérez parvenu ici, annonce que Bonamina et les dissidents rangés sous ses ordres ont passé le 30 mai au soir à 5 kilomètres de Géryville.

250 hommes de la garnison ont été envoyés immédiatement à leur poursuite.

Les dissidents se sont enfuis dans les montagnes, après avoir essuyé des pertes sérieuses.

SÉNAT

(*Service télégraphique particulier*)

Séance du 2 juin

PRÉSIDENCE DE M. LEON SAY

BRUITS DE COULOIRS

On s'entretient beaucoup dans les couloirs de la vive colère que manifeste M. Gambetta contre un sous-secrétaire d'Etat qu'il accuse d'exercer une pression sur le centre gauche du Sénat, en faveur du scrutin d'arrondissement ; l'hostilité s'accentue.

LA SÉANCE

A 2 heures, le PRÉSIDENT déclare la séance ouverte et annonce la mort de M. Littré. M. Léon Say prononce son éloge funèbre et dit que la mort de ce savant causera des regrets universels. (Applaudissements).

L'ordre du jour appelle ensuite la 1re délibération sur le projet de loi, adopté par la Chambre des députés, tendant à rendre l'enseignement primaire obligatoire.

M. DE FOURTOU dit que ce qui est surtout en jeu c'est la liberté de l'enseignement et la liberté de conscience, la contrainte légale ne peut se comprendre à une époque et dans un pays où elle n'a plus sa raison d'être quand le progrès est incontesté. (Très bien à droite).

En Alsace, dit l'orateur, on voulut imposer cette obligation, le sentiment public protesta. (Une voix à gauche) : comme au 16 mai.

M. DE FOURTOU. — Cette loi produira la ruine.

M. DE CARAYON-LATOUR. — C'est vrai.

M. TOLAIN, interrompt.

M. DE FOURTOU. Vous nous ramenez au temps ou des édits interdisaient l'esclavage de la pensée. (Très bien, à droite.)

CHAMBRE DES DÉPUTÉS

(*Service télégraphique particulier*)

Séance du 2 juin

Présidence de M. GAMBETTA

BRUITS DE COULOIRS

Les députés bonapartistes se plaignent de l'absence de la famille impériale au service funèbre qui a été célébré hier en mémoire du prince impérial.